

L'Héritage

La pièce était sombre. Seule la faiblarde lumière de janvier filtrait à travers les rideaux. Ça allait et venait : le légiste, le commissaire, les adjoints, ... Le corps gisait sur le lit, un corps de femme. Elle s'appelait Jeanne Bazoges. Triste début pour l'année 1963. Dans le salon, la fille unique de la victime, Lucie, répondait aux questions des inspecteurs, secouée par le chagrin. Finalement, le légiste ressortit de la chambre et dit : « Morte par empoisonnement, ça ne fait aucun doute. Reste à savoir si c'est un suicide ou un meurtre. » Le commissaire répondit par un faible « Merci ! » à peine audible, puis il sortit à son tour.

Le lendemain, le verdict tomba sans appel : c'était bel et bien un suicide. Aucune trace de coups sur la victime, les restes de capsule contenant le cyanure montraient que celle-ci avait été mordue des deux côtés, bref, aucun doute possible. Le commissaire fit son rapport et classa l'affaire.

Cependant, une semaine après, peut-être un peu plus, la fille de la victime demanda à revoir le commissaire. Elle devait avoir 18 ans tout au plus, et ressemblait trait pour trait à sa mère : les mêmes cheveux bruns, finement ondulés, le nez légèrement en trompette et des yeux en amandes. Le commissaire la reçut dans son bureau :

- Que puis-je faire pour vous, mademoiselle ?
- Commissaire, je sais que l'affaire concernant ma mère a été classée...
- Cependant ?
- Cependant, j'aimerais savoir pourquoi.
- Je vous demande pardon !?
- Pourquoi s'est-elle suicidée ? insista la jeune femme.
- Écoutez, on se suicide pour plein de raisons.
- Oui, mais ma mère ne l'aurait jamais fait pour quelque chose d'anodin comme un chagrin d'amour!
- Et pourquoi pas ?!
- Elle m'a juré ne jamais avoir aimé quelqu'un d'autre que mon père !!
- Et où est-il votre père ?
- Je ne sais pas, dit-elle gênée, je ne l'ai jamais rencontré.
- Vous parlait-elle de lui ?
- Très rarement. Elle me disait surtout que c'était le plus bel homme qu'elle ait jamais rencontré.
- Étrange, de ne parler que très rarement de l'amour de sa vie ...
- Je n'ai jamais vraiment insisté, avoua la jeune femme.
- Et pourquoi ?
- Elle avait l'air tellement triste quand elle m'en parlait que je ne voulais pas la chagriner encore plus.
- Et vos grands-parents ?
- Ils sont morts pendant la guerre, je ne les ai jamais connus non plus.
- Bien. L'inspecteur fit une pause avant de reprendre. Vous me demandez juste de comprendre pourquoi votre mère s'est suicidée, c'est ça ?
- Oui, rien de plus.
- Et bien, je ne vous promets rien mais je vais voir ce que je peux faire pour vous.
- Merci infiniment ! répondit-elle.

Et c'est ainsi que j'eus ma première affaire. Je m'appelle Alain Merel et je suis inspecteur à la brigade criminelle. Inspecteur à 20 ans, c'est quand même un peu tôt d'après certains. Le commissaire étant débordé, je fus mis sur l'affaire. J'étais censé y acquérir de l'expérience. Étant donné les circonstances, je ne risquais rien de bien grave si l'affaire n'allait pas jusqu'au bout. Mais au moment où on me la confia, je ne me doutais pas qu'elle m'emmènerait jusqu'au bout de ce que l'être humain peut supporter.

Nous commençâmes donc par une nouvelle fouille de la maison, au cas où nous aurions oublié quelque chose. Bien entendu, celle-ci ne donna rien. Ensuite, je me mis à chercher du côté du passé de la mère, en particulier pendant la guerre. Mais il n'y avait rien de ce côté-là non plus. La plupart des archives de la Gestapo avaient été détruites. J'étais presque résigné, déçu, au moment de prendre les archives de témoignages. Mais je notais dans celui d'un des voisins qu'il avait vu une ombre quitter furtivement la maison. Manque de chance, la maison n'était pas éclairée par un lampadaire et donc personne n'avait pu l'identifier. Cependant, cette visite nocturne était survenue à peu près à l'heure présumée de la mort de la victime. Cela était donc bien étrange, et si cette personne était venue, pourquoi serait-elle repartie sans prévenir la police ? Est-ce que ce suicide était en fait un meurtre ?

Nous retournâmes donc chez ce voisin. Bien entendu, il ne put rien dire de plus que ce qui figurait déjà sur son témoignage. Je n'étais pas à l'aise : c'est quand même dur de se retrouver avec un échec pour sa première affaire, surtout quand c'est quelque chose d'aussi grave qu'un suicide familial. Nous allâmes ensuite chez le légiste pour nous assurer du fait que c'était un suicide. Mais là encore, nous essayâmes un échec. Le légiste était formel, c'était bel et bien un suicide. D'ailleurs je crois qu'à partir de maintenant, je ne serai plus en très bons termes avec lui ; il faut dire que c'est assez énervant de ne pas être cru sur son travail. Les deux premières journées filèrent donc.

Le troisième jour, je retournai chez Lucie. Mais au croisement, juste avant la maison, un homme m'appréhenda :

- Monsieur, je m'appelle Joseph Zoltanski et j'ai quelque chose à vous révéler. C'est à propos de Jeanne Bazoges.
- Comment ça ?! répondai-je interloqué.
- Pourrions-nous aller quelque part où nous serions à l'abri ?
- Bien sûr, je me rendais justement chez sa fille, venez avec moi.

Nous arrivâmes donc chez Lucie, sur les lieux du suicide. Elle fut interloquée en nous ouvrant, à Joseph et à moi, mais je lui fis comprendre qu'il avait des choses à nous raconter. Une fois dans le salon, je pris place dans un fauteuil de cuir tandis que Joseph et Lucie se mirent sur le canapé. Et Joseph commença :

« Monsieur l'inspecteur, mademoiselle, ce que je vais vous raconter n'est que la pure vérité, même si elle vous paraît complètement folle. C'est pourquoi je vous demande de ne pas m'interrompre et de me laisser aller jusqu'au bout de mon histoire. Je répondrai à vos questions ensuite. »

Nous fîmes « Oui ! » avec la tête. Il respira un grand coup, pendant de longues secondes, puis il commença :

« Je m'appelle Joseph Zoltanski, j'ai 43 ans, je suis juif, communiste, rescapé d'Auschwitz-Birkenau. Je me suis longtemps caché pendant la guerre. En fait, j'ai été caché pendant près de trois ans. Jusqu'alors, j'étais nourri par une jeune femme qui venait chaque jour m'apporter du pain et de l'eau, pris sur sa propre part de rationnement. Cette femme était toute ma vie, et je crois qu'elle m'aimait plus que tout au monde. Mais elle était chrétienne et ne pouvait donc m'épouser tout de suite. Elle m'avait annoncé, en octobre 1944 qu'elle attendait un enfant, un enfant de moi. Elle était paniquée, mais j'essayais de la rassurer. Elle n'avait qu'à choisir un de ses amis pour l'épouser et annoncer que c'était lui le père. Mais je ne la revis plus ensuite. Je m'étais dit qu'elle avait dû trouver quelqu'un et je subsistais grâce aux réserves que je m'étais faites. Mais un soir de novembre 1944, la police française découvrit ma cachette et je fus envoyé dans les camps. Je n'ai pas su qui m'avait dénoncé. Dans les camps, c'était l'enfer. Mais j'ai réussi à résister pendant trois mois grâce à elle et à l'enfant. Je voulais les retrouver avant de mourir. Puis en janvier, l'Armée rouge a libéré le camp et je fus amené en URSS parce que j'étais communiste, en attendant que la situation s'améliore. Mais les années passaient et je ne pouvais toujours pas rentrer en France. C'était trop dangereux, du moins c'est ce qu'ils disaient. Et puis l'année dernière, après la crise de Cuba, Khrouchtchev a relâché un peu les contrôles au niveau du Rideau de Fer. Alors je me suis enfui et j'ai traversé la frontière entre l'URSS et la Turquie. Je suis arrivé à Paris il y a un mois. Et j'ai retrouvé la femme et l'enfant. Cette femme s'appelait Jeanne Bazoges. »

Alors, Lucie s'effondra sur lui. Et moi je ne dis plus rien. J'avais compris. Joseph reprit, les larmes aux yeux et me confirma ce que j'avais imaginé :

« J'allais chez elle et quand elle me vit, elle ne dit rien. Je m'assis sur le canapé, puis elle éclata et m'avoua tout. Ses allers-retours quotidiens avaient été repérés par la police française qui l'arrêta et l'interrogea. Sous la torture, elle fut forcée de me dénoncer, puis elle partit à la campagne, chez une tante pour accoucher. Et je compris immédiatement qu'elle s'en voulait. Bien sûr, je lui avais déjà pardonné. Malheureusement, elle alla dans sa chambre et, comme elle ne revenait pas, je la suivis. Je la découvris morte, le cyanure ayant déjà fait effet. Elle ressentait sans doute trop de culpabilité pour vivre avec. Alors, je pris peur, je m'enfuis et me terrai dans mon hôtel pendant deux semaines. J'ai su que vous cherchiez à savoir pourquoi elle s'était suicidée, alors je suis venu tout vous raconter. Je devais tout vous raconter. Maintenant vous savez. »

Le flot de larmes de Lucie était inarrêtable et je commençais à les sentir monter en moi aussi. Il s'arrêta un moment, puis, pour consoler sa fille, il commença à psalmodier en Yiddish d'une voix grave et mélodieuse :

קליין געשריגן, געשריגן
היינט איר האָבן דעם לעגאַט צו טראָגן
אַבער מאָרגן איר זײַן מאַסע וועט ווערן אַוועקגענומען »

« Pleure petite, pleure
Aujourd'hui tu as cet héritage à porter
Mais demain son fardeau te sera enlevé. »

Il nous fallut, à Lucie et à moi, quelques minutes pour récupérer, souffler, nous calmer. Finalement, Lucie embrassa son père puis il prit congé de nous. Je lui fis « Au revoir ! » de la main. Nous passâmes le reste de la journée ensemble. Lucie ne dit presque rien. Le lendemain, j'écrivis mon rapport et le rendis au commissaire. Il ne dit rien après l'avoir lu, juste un regard plein de compassion, puis je rentrais.

Nous nous revîmes de plus en plus souvent avec Lucie, puis nous nous mariâmes, mais Joseph ne vint pas. Il nous envoya seulement une carte de félicitations avec son adresse, comme ça nous pourrions lui envoyer de nos nouvelles.

Epilogue (4 ans plus tard) :

Quelque part en France, un homme reçoit une lettre. Avec la lettre une photo. Sur la photo, des jumeaux. Au dos de la photo, deux noms : Jeanne et Joseph. Quelque part en France, un homme est heureux...

S!MON